



LA CHRONIQUE DE JACQUES PILET

«SWISSBOLLAH»

Les livres de stratégie militaire sont rarement folichons. Celui-ci, pourtant, ébouriffe. Le chercheur fribourgeois Bernard Wicht dit craindre que nous ne soyons «à l'aube d'une guerre de Trente Ans»¹. Son récent livre² donne à gamberger sur bien des pistes intéressantes. Sa thèse: les Etats-nations sont à bout de souffle, tout comme, dans la foulée, l'Union européenne. Les guerres classiques sont devenues improbables, mais des conflits larvés vont se multiplier, menés par des mouvances inattendues, autour d'une idée, d'une religion, d'une appartenance ethnique et culturelle. Issues parfois d'un accès de colère citoyenne. L'actualité lui donne des arguments. A commencer par la guerre de Syrie, où des groupes mêlant démocrates et islamistes ébranlent un pouvoir d'Etat. La nation qui rassemblait une mosaïque de croyances éclate dans l'affrontement entre sunnites et chiïtes. Chaque camp s'appuyant sur des solidarités d'outre-frontières.

Face au chaos, les Occidentaux sont désemparés. Pas seulement en raison de l'appui russe et chinois au régime de Damas. On ne se bat plus aujourd'hui comme hier. Ce n'est plus au nombre de bombes, de chasseurs et de blindés que l'on mesure la puissance. Les Etats-Unis en font le constat en Afghanistan, où leur proche départ ouvre la route à ceux qu'ils combattaient. Comme en Irak, où dix ans d'occupation américaine ont laissé le champ à une sanglante gabegie: 1000 morts en mai, autant qu'en Syrie, mais, chut, ce n'est pas le sujet du moment pour le tamtam médiatique occidental. Le bilan de l'opération libyenne, à moindre échelle, n'est pas plus brillant: là aussi l'Etat a perdu pied et aujourd'hui ce sont des bandes armées insaisissables qui contrôlent villes et déserts.

Un cas fascine Wicht: le Hezbollah. Ce parti pèse lourd dans le fragile Etat libanais, dans tout le Moyen-Orient. Sans chars, sans avions. Certes avec des missiles, mais surtout avec l'appui populaire dans son fief, à travers un soutien social aux plus pauvres et la mobilisation religieuse.

Le politologue en arrive à imaginer un modèle qui vaut son pesant de Toblerone: le «Swissbollah»! Mû par le souvenir idéalisé de la Confédération des origines, il esquisse pour nous aussi un «retour à la défense citoyenne» où chacun, avec ses voisins, ses sympathisants, ses proches, prendrait en main sa sécurité. Se préparer à l'effondrement des institutions. Entrer dans la «guerre civile moléculaire» selon le mot de l'Allemand Enzensberger.

La perspective paraît aussi farfelue que redoutable. Pas invraisemblable, si l'on y songe. Au moment où l'on trouve plus facile-

ment un emploi devant son ordinateur, en créant sa mini-entreprise, qu'en frappant à la porte des usines, il est logique que la relation du citoyen à l'Etat se modifie aussi. Que des formes nouvelles de contestation apparaissent, loin des partis traditionnels, sur des terrains inattendus. On l'a vu avec les électeurs de Beppe Grillo rassemblés par le Net en Italie. On vient de le voir avec les manifestants d'Istanbul qui, même vaincus, ont fragilisé l'homme fort de la Turquie.

Trois discours, selon Wicht, dominent l'explication du monde: celui de l'empire (le triomphe du néolibéralisme), celui de l'apocalypse (le millénarisme destructeur) et celui du rebelle: l'espoir qui passe par la reprise en main de son propre destin. Et voilà que cet expert militaire se réfère à la pensée «anarcho-punk», loue la notion de «TAZ» (zone autonome temporaire), que le Japonais Otsuki définit ainsi: «insurrection sans engagement direct contre l'Etat qui libère une zone de terrain, de temps, d'imagination, qui se dissout avant que l'Etat ne l'écrase pour se reformer ailleurs».

Il n'est pas impensable que les jeunes Turcs mécontents entrent sagement au Parlement.

Wicht a raison de nous secouer de la sorte. De ridiculiser au passage la foi dans les armées classiques. De fouetter notre imagination citoyenne. Raison aussi d'insister sur le trait de l'époque: l'imprévisibilité. Le sombre avenir qu'il prédit n'est donc pas certain. Des scénarios contraires peuvent se réaliser. Les Etats n'ont pas dit leur dernier mot. La culture nationaliste n'est pas morte. Pour le meilleur et pour le pire. Quant aux ensembles d'Etats, ils survivront si la raison l'emporte sur les passions.

Il n'est pas impensable que le Hezbollah s'assagisse au fil des nécessités du pouvoir. Que les FARC colombiennes rendent les armes et réintègrent l'Etat. Que les jeunes Turcs mécontents entrent sagement au Parlement. Que les révoltés du printemps arabe plient l'échine sous des férules islamo-étatiques, que la Syrie éclate en micro-Etats jaloux à leur tour de leur pouvoir... Réjouissant ou pas, cela irait à l'encontre de la vision du monde postnational, fluide et sauvage tel que le voit Wicht.

En attendant, la menace qui pèse sur nos sociétés reste celle, d'abord, d'une autre nébuleuse, celle du système financier mondial, manipulé et fou. Face aux désastres qu'il promet encore, il faudra peut-être se réfugier dans l'improvisation d'autonomies nouvelles. D'ici là, il n'est pas vain d'utiliser les armes politiques dont disposent encore les Etats pour tenter d'éviter le pire. ◦

¹ Interview dans «L'Hebdo» du 23 mai 2013.

² «Europe Mad Max demain?», de Bernard Wicht, Ed. Favre, 150 p.